Charlie Galibert, *L'Anthropologie à l'épreuve de la mondialisation*

Paris, L'Harmattan, 2006, 297 p., bibl.

Véronique Altglas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18342>

DOI : 10.4000/lhomme.18342

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 507-509

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Véronique Altglas, « Charlie Galibert, *L'Anthropologie à l'épreuve de la mondialisation* », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 20 mai 2008, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18342> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.18342>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Charlie Galibert, *L'Anthropologie à l'épreuve de la mondialisation*

Paris, L'Harmattan, 2006, 297 p., bibl.

Véronique Altglas

- 1 « PEUT-ON CONNAÎTRE autrui ? » (p. 121) pourrait être la question centrale de cet ouvrage. Celle-ci est doublée par celle que pose « l'émergence d'une raison mondialisante » qui prend en compte la « diversité d'expression des rationalités culturelles locales » (p. 13), exigeant ainsi de l'anthropologie de repenser ses fondements et ses méthodes. Charlie Galibert propose ainsi une réflexion épistémologique sur l'anthropologie, discipline indissociable de l'altérité, puisqu'elle est un discours de l'homme sur l'homme. Car tout le problème de la scientificité de l'anthropologie se trouve résumé là : l'inter-subjectivité est l'une des pré-conditions de l'objectivité de l'anthropologie. L'observateur est en effet identique à son objet (tout en étant différent), et par ailleurs la relation de l'anthropologue à son terrain est constitutif des données qu'il récolte, ce qui distingue l'observation participante de bien des méthodes scientifiques. L'homme ici est son propre outil méthodologique. Par conséquent, la capacité de l'observateur à penser l'autre dépend directement de sa capacité à se distancier de lui-même, des évidences culturelles, des normes sociales dont il a hérité en tant qu'acteur social. L'observateur est lui-même sujet, aussi cette subjectivité indissociable de l'anthropologie interroge sur notre capacité à comprendre l'autre sans se projeter dans celui-ci et se méprendre. Nous tomberons donc d'accord avec Charlie Galibert qui définit l'anthropologie comme « science véritablement humaine » (p. 125).

2

- 3 L'ouvrage se compose de trois parties. L'auteur se propose tout d'abord de faire un travail de filiation épistémologique entre philosophie et anthropologie, poursuivant une interrogation sur ce qu'est l'être, la place de l'homme dans la nature, et autrui comme catégorie de pensée. Philosophes de l'antiquité, message biblique, définition de l'être humain qui passe par la conscience pour Descartes, Kant bien sûr avec son principe éthique qui universalise l'humanité (l'idée d'humanité conçue comme une et universelle est déjà un aspect de la modernité et de la globalisation, rappelle

R. Robertson), le visage de l'autre chez Levinas, jusqu'à la centralité de l'altérité dans le structuralisme anthropologique sont étudiés dans la première partie. C'est la deuxième partie de l'ouvrage qui, à nos yeux, reprend le plus clairement les questionnements épistémologiques propres à l'anthropologie dans sa tentative de dialogue et de rencontre avec l'autre et son défi à l'incommunicabilité.

- 4 Enfin, la dernière section de l'ouvrage évoque l'expérimentation de ces réflexions sur le terrain, véritable incarnation de la rencontre avec l'altérité. Ce terrain est celui de la Corse, qui de par sa dimension insulaire imbriquant territoire et organisation sociale délimités, représenterait un lieu privilégié pour mettre en pratique l'anthropologie comme « stratégies de rencontre » (p. 183). De ce fait, on regrettera d'autant plus l'absence d'autrui précisément dans cette section, qui est bien plus un discours théorique sur l'idée de rencontre et de dialogue dont l'autre, paradoxalement, est évacué. Que se passe-t-il sur le terrain ? Qui sont les acteurs ? Comment l'anthropologue se présente-t-il ? Comment est-il perçu et identifié ? Comment regarde-t-il l'autre, où et quand ? Que dit-il et que lui répond-on ? Dans quels réseaux familiaux, sociaux s'insère-t-il ? Qu'en apprend-il ? Il me semble difficile de mener à bout la réflexion que nous propose l'auteur sans donner à l'empirie la place qu'elle mérite, ainsi qu'à une certaine réflexivité sur notre travail de terrain. Ainsi, Charlie Galibert nous dit en passant : « il m'a fallu un séjour de trois années à l'île de La Réunion pour réaliser ce qu'était la Corse » (p. 259), phrase fascinante s'il en est et que l'auteur aurait pu poursuivre afin d'évoquer plus concrètement les tours et détours, parfois inattendus, qui permettent à l'anthropologue d'appréhender l'altérité.
- 5 Cette réflexion épistémologique sur les spécificités de l'anthropologie nous paraît particulièrement réussie ; en revanche, il nous semble que cet ouvrage risque de décevoir quelque peu ceux qui s'attendent, comme le titre de l'ouvrage l'annonce, à une réflexion sur les défis lancés par la mondialisation, ou globalisation. On ne perçoit pas bien à travers l'argumentation de l'auteur en quoi l'anthropologie est confrontée à des conditions inédites, car la complexité et la diversité des processus et transformations impliquées par la mondialisation ne sont pas décrites de manière assez approfondie. La question ne va pas de soi et reste très débattue dans les sciences sociales. L'un des désaccords fondamentaux concerne la *dimension historique* et la *périodisation* du phénomène : celui-ci est alternativement considéré comme inédit et associé à une théorie de la modernité, ou bien resitué dans un *continuum* historique plus long ; pour d'autres, la mondialisation représenterait uniquement une nouvelle manière de décrire des processus sociaux qui eux ne seraient pas récents. Les théories discutent également du *moteur* même du processus (capitalisme, progrès technologiques, diffusion de la modernité occidentale, etc.). Enfin, son *impact* sur la diversité culturelle, sur les États-nations ou sur l'économie mondiale fait l'objet d'analyses très diverses selon que les thèses présentent la mondialisation comme un processus qui s'impose inéluctablement aux sociétés, aux États et aux individus, ou qu'elles insistent au contraire sur la résistance qu'elle engendre. Le débat, en anthropologie, prend des formes spécifiques et se fixe notamment autour de la dissociation entre culture et territoire qu'impliquerait la globalisation, la conception d'identités indéfinies et de cultures évanescences conduisant des anthropologues d'outre-Atlantique à remettre en question les fondements même de l'anthropologie. Comment définir le terrain lorsque l'on étudie des phénomènes dits déterritorialisés (organisations trans-nationales, migrations, réseaux internet, diffusion mondiale de productions culturelles, etc.). C'est

également l'hypothèse d'une hybridation ou d'une « créolisation du monde » qui est vigoureusement discutée, tant pour l'homogénéisation culturelle mondiale qu'elle prédit, que pour sa représentation d'un monde qui aurait été autrefois compartimenté et composé de cultures « pures ». À l'affirmation des diversités doit correspondre une anthropologie elle aussi mondialisée rappelle Charlie Galibert, et bon nombre de travaux aujourd'hui réfléchissent sur les vertus de terrains comparés, multi-localisés, ou de l'entre-deux, dans la fluidité des phénomènes sociaux et culturels qui semblent de plus en plus difficiles à saisir. Quelle est cette « raison mondialisante » à laquelle se réfère Charlie Galibert ? Pour l'auteur, la mondialisation est avant tout le fait que « l'autre prend la parole », « s'extirpe de l'altérité voir nous y projette ou nous y renvoie » pour devenir lui-même ethnologue, et refuse d'être l'autre de quelqu'un (p. 16, p. 28). Mais peut-être ne l'a-t-il jamais accepté ? S'agit-il d'une réflexivité nouvelle d'autrui, ou du fait que l'anthropologie et les sociétés dans lesquelles elle est née, ne peuvent plus ignorer le discours des altérités qui les entourent et les pénètrent ? Car enfin, peut-être aurait-il fallu insister sur cet aspect – l'auteur rappelant à juste titre la découverte de l'Amérique et la controverse de Valladolid –, la rencontre de l'autre ne s'est pas effectuée hors relations de pouvoir, teintant fortement « dialogues » et « échanges » qui ne sauraient, dans ce contexte de colonisation, être symétriques et réciproques. L'anthropologie peut-elle penser l'autre, objectiver l'altérité, libérée des rapports de pouvoir qui ont lié désir de connaissance et domination culturelle ? Tel est peut-être le défi fondamental de cette anthropologie que nous propose Charlie Galibert, tendue non plus seulement vers la connaissance, mais aussi vers la reconnaissance de l'autre (p. 141).

AUTEUR

VÉRONIQUE ALTGLAS

University of Cambridge, Faculty of Social and Political Sciences, Cambridge.
va242@cam.ac.uk